

SIMPLEMENT BLEUE

J'étais bleue des reflets du ciel... Simplement bleue. Cette couleur indescriptible qui me faisait me sentir moi. Je n'avais plus qu'à étendre mes ailes pour m'envoler au dessus des immeubles gris et sales, je marchais telle une funambule de nuage en nuage, je riaais... Et puis... rien. J'ai eu peur, peur du vide, de la chute, du bitume dur et froid qui me fixait d'en bas. J'ai fermé les yeux en essayant d'imaginer ce bleu simplement bleu. Mais il faisait noir, j'étais noire, noire comme ma vie, comme la nuit. Je ne voyais rien, tout était flou. Le mouvement perpétuel de mes souvenirs me fracassait la tête. Des mots, des voix, des images affluaient sans cesse. J'aurais voulu que tout cela s'arrête, mais je n'avais pas la force de faire le premier pas. La douce brise du printemps me griffait le visage, les rayons du soleil m'écorchaient les yeux, je suffoquais, je tanguais. Devant moi, dangereusement, la rue s'étendait de tout son long, les petites voitures multicolores se noyaient dans la fumée des pots d'échappement, la foule m'apparaissait minuscule de là où j'étais, on se bousculait, se dépêchait, courait. L'agitation du monde d'en bas n'était pas pour moi, je n'étais pas comme eux, je n'étais pas moi, je n'étais rien. Voilà ce que j'étais, le néant, un trou, un gigantesque trou noir, incapable de vivre. J'avais froid, mes pieds nus sur le rebord de la fenêtre étaient gelés, je grelottais, pourtant je ne pouvais pas bouger, ni avancer, ni renoncer. L'appartement était silencieux, le bruit des klaxons ne montaient pas si haut, j'étais seule et je crois que j'espérais encore l'impossible, j'aurais voulu que quelqu'un soit là, qu'il me retienne, qu'il m'en empêche. J'allais le faire ce n'était qu'une question de temps.

Je me rappelai un poème, « Demain, les corbeaux mangeront la plaine. Le rouge coquelicot deviendra noir. Et mon cœur plein d'espoir ne sera plus que haine. » Voilà ce qu'il s'était passé. La haine avait rongé ma pensée, elle l'avait jetée à terre, rouée de coup et laissée pour morte. J'étais une sorte de fantôme qui n'avait plus tout à fait les pieds sur terre, alors à quoi bon s'acharner à vouloir rester. Je me souvins du temps où j'étais rose, un rose bonbon, celui des petites filles, je souriais tout le temps, même quand ça n'allait pas, je souriais et puis mon mal passait. Comme cette fois, où l'on m'avait oubliée devant la porte de l'école, j'avais attendu longtemps, le sourire aux lèvres. A chaque fois qu'une silhouette apparaissait au coin de la rue, je fermais les yeux et j'attendais, espérant qu'elle s'arrête, mais au bout d'un moment, il n'y eut plus personne. J'étais immobile sur les trois marches du perron devant l'école primaire, je devais

être petite car je tenais sur une seule marche, recroquevillée. J'agrippais mon sac, si fort que mes mains étaient devenues blanches. Pendant tout ce temps-là, je n'avais pas arrêté de sourire, malgré les larmes qui me piquaient les yeux. Il était tard quand ma mère enfin arriva, elle était belle, cela m'avait particulièrement marqué ce jour-là, son grand manteau ample dansait contre ses chevilles, ses talons et ses bracelets cliquetaient d'une lente musique et ses lèvres rouges susurraient je ne sais quelles incantations magiques. Elle ne dit pas un mot et, souriante, je me contentai de glisser ma main dans sa poche. Elle ne s'est pas excusée, et je ne l'ai pas détesté. Ma mère était le rouge et le noir du poème, l'amour et la haine. Je n'ai jamais cherché à la comprendre et je n'ai jamais attendu d'elle qu'elle me comprenne. On était différentes, trop différentes peut être. Un jour, elle est partie, loin, ailleurs, elle avait besoin de cette liberté qu'elle n'avait pas ici, elle avait besoin de s'évader de cette cage qui la retenait prisonnière et en cela, on se ressemble un peu. Quand elle a disparu, je suis devenue mauve, j'étais étrange, je me sentais vide comme une fleur ballottée par le vent, je n'étais pas triste seulement, il me manquait quelque chose, il me manquait son parfum quand elle m'effleurait le visage, ses livres de poésie posés sur l'étagère, ses airs de jazz qui résonnaient dans l'appartement et qui m'empêchaient de dormir le soir, sa voix grave d'avoir trop fumé. On n'est pas mauve de tristesse, seulement de mélancolie, de souvenirs. Mon père, lui, était vert, d'un beau vert émeraude, il aimait la vie et le départ de ma mère l'a détruit. Il devint d'un vert sale presque marron. Il passait son temps dans le fauteuil en cuir abîmé du salon, si bien qu'il finit par y prendre racine. Ses joues, autrefois rasées de près, devinrent piquantes et froides, ses yeux pleins de projets et de rêves n'étaient plus que deux billes ternes et sans éclat. Il buvait pour oublier, oublier qu'elle n'était plus là, qu'il n'avait rien fait pour la retenir. Il finit par m'oublier aussi. Et lui non plus je ne l'ai pas détesté. Je me suis mise à haïr le monde, la vie, pour tout ce qu'elle ne m'avait pas donné, ce qu'elle m'avait enlevé... J'ai déversé ma rage sur un dieu invisible, lui jetant à la figure tout ce que je ne pouvais pas dire, tout ce que j'avais sur le cœur, mais cela n'a pas suffi. J'étais comme ce vase que l'on remplit et qui à un moment déborde. La petite fille que j'étais est devenue bien plus noir que son ombre. Dans ma tête se battaient des flots déchaînés, les vagues d'encre se soulevaient les unes contre les autres, écumant leur colère, je me noyais, l'eau me rentrait dans la bouche, me brûlant les poumons, le sel transperçait ma peau de mille aiguilles. Le froid intense tétanisait mes membres, et peu à peu je perdais connaissance, m'évanouissant dans la paume d'un océan. Je coulais, et au

lieu de crier, je me suis tue. Cela faisait longtemps que je ne parlais plus et personne ne s'en étonnait. Ma voix, peu à peu, s'est éteinte, tout comme mon cœur, il a viré au gris puis s'est desséché, c'est comme ça, quand on n'est plus capable d'aimer. Tout d'abord, on oublie de rire, puis on ne rit plus et ensuite on ne sait plus. Le rire ce n'est pas comme le vélo, moi, je ne savais plus pédaler. C'est triste de comprendre un matin que rien ne vous oblige à vous lever puisque personne ne remarquera votre absence. Alors je suis restée couchée. La nuit... Le jour... Quelle importance ? De toute façon mon avenir était noir, obstrué par les épais rideaux de ma chambre.

Un jour, le jaune est venu sur le pas de ma porte, mais je ne lui ai pas ouvert. Je crois que je regrette. Il pleuvait dehors, j'entendais les gouttes de pluie caresser ma vitre, les yeux ouverts, je tentais de compter les fleurs de mon papier peint, je sais maintenant qu'il y en a neuf cent dix-huit. La sonnette de l'entrée a retenti, brisant le silence de mes pensées. Je ne me suis pas levée, j'ai attendu. Puis une deuxième sonnerie retentit de nouveau. Sur la pointe des pieds, j'ai traversé le couloir désert. Une douce lumière dorée traversa l'œil de la porte. Et je l'ai vue, ma voisine de table du lycée, dégoulinante, elle rayonnait comme un joli tournesol. J'ai souri, un sourire franc qui lui aurait fait plaisir si elle l'avait vu, mais la porte était fermée. J'ai été heureuse un petit moment puis le noir et cette sorte de grosse main qui vous emprisonne et qui vous empêche de respirer est revenue plus violente qu'avant. Elle est revenue si forte que j'ai manqué de défaillir sous son poids. Je me suis laissée glisser le long du mur du couloir obscur de l'entrée et je suis restée là, le temps n'avait plus aucune atteinte sur moi, je ne sais pas s'il s'est écoulé une heure, ou cinq peut-être avant que je puisse de nouveau me relever. Le jaune, lui, est resté quelques minutes, puis elle a griffonné quelques mots sur un bout de papier froissé oublié au fond de son sac et l'a glissé sous la porte. Elle est partie, emportant avec elle un rayon de soleil et plus jamais je n'ai été heureuse. J'ai ramassé la feuille pliée en quatre et l'ai fait disparaître dans la poche arrière de mon jean. Peut-être aurais-je dû ouvrir cette satanée porte, mais est-ce que quelque chose aurait changé ? Le doute, vert de gris comme la peau de serpent lisse et froide, s'insinuait en moi. Oui ou non ? Je ne sais pas. J'ai peur de choisir et de regretter plus tard. J'ai peur de mourir sans voir l'horizon, j'ai peur de renoncer et de ne plus jamais être bleue. Partir, est-ce recommencer ailleurs ? Ou simplement effacer sa vie d'un immense tableau noir ?

Je crois qu'une fois je suis devenue rouge cerise. Il était là, juste en

face de moi dans la rame de métro. Je n'ai jamais été très à l'aise parmi les gens, ils vous fixent, vous regardent de travers, pas un mot, pas un sourire. Moi, je tentais de déchiffrer la première page d'un journal déchiré qui gisait, abandonné, sous un siège. Et puis ses mains ont attiré mon attention, sa main droite pianotait je ne sais quelle mélodie sur la barre métallique tandis que l'autre caressait le vide d'un archer invisible. Il allait de plus en plus vite, ses doigts volaient comme des oiseaux, je n'arrivais plus à les suivre. Je n'osais pas lever la tête de crainte qu'il ne se rende compte que je l'observais. Il était jeune, ses mains n'étaient pas encore marquées par les rainures du temps, je savais qu'il était beau et ne pouvais détacher mon regard de lui. Le métro jaillit du tunnel et le jeune homme s'arrêta brusquement, si brusquement que je ne pus empêcher un hoquet de surprise de sortir de ma bouche. Il descendit de la rame et se retourna pour me dire : « Suite numéro 1 pour violoncelle de Bach. Ce que je jouais, c'est ça... ». Les portes se refermèrent sur ses paroles et moi, aussi rouge que mon pull, je baissai immédiatement les yeux sur l'article du journal. Depuis ce soir-là, Bach ne me quitta plus, ses mélodies me permettaient de m'échapper, de croire encore un peu, même quelques secondes, que cette vie était à moi. J'aurais voulu l'entendre jouer, ce garçon du métro, le voir devenir violoncelle, je pense qu'il aurait pu me sauver. Je suis devenue comme tous les autres, à dévisager chaque bouche crispée et chaque regard fermé de la rame, et un jour, j'ai arrêté de prendre le métro, je ne l'ai jamais recroisé.

Depuis combien de temps étais-je là, sur ce rebord de fenêtre ? Je ne savais même plus, le ciel semblait devenir plus foncé. Je m'imaginais face à une ville fantôme, pleine de squelettes de voitures et de carcasses d'immeubles, le silence profond et blême, la pâle lueur des étoiles que reflètent les vitres brisées. L'idée que j'avais de la mort devait ressembler à cela, et cette image, étrangement, me réconfortait.

Ça y est, j'y suis... Le soleil s'est couché derrière ces barres grises, si bien que je ne peux même pas admirer le rougeoyant « cou coupé » d'Apollinaire. Cela aurait-il été plus facile si le crépuscule m'avait fait face ? Je ne suis pas sûre, de toute façon je ne suis plus sûre de rien. Sauterai-je à cinq comme un enfant lors de son premier plongeon à la piscine ? Attendrai-je que la clé tourne dans la serrure annonçant le retour de mon père ? Fermerai-je les yeux ou les garderai-je ouverts jusqu'à la fin ? Je tremble, mes jambes flageolent, mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je ne supporte plus ce terrible vacarme. Je fais un pas, un deuxième, je n'ai pas le vertige mais la tête me tourne, mes orteils sont

dans le vide, plus qu'un pas... Mes paupières se ferment, mes ailes depuis si longtemps repliées sur elles-mêmes s'ouvrent aux vents, je prends mon envol, je suis oiseau, je suis toutes les couleurs, je respire, et... Cette musique... Les premières notes langoureuses d'un violoncelle transpercent l'air, brisent mes ailes et me figent. Je ne rêve pourtant pas, je l'entends, je fouille mes poches, mon portable est éteint comme à son habitude, mais la musique est partout. Je m'agite, manque de trébucher et mon regard se pose sur un petit bout de papier blanc, blanc comme cette neige qu'une ville entière a déjà foulée, blanc passé, blanc vieilli... Il a dû tomber de ma poche, je le ramasse, m'apprête à le remettre à sa place, mais comme un automate sans raison ni envie je finis par le déplier. Je suis bleue... J'ai lu le mot et je suis devenue bleue comme le ciel étoilé que je devine derrière les nuages, je suis bleue comme le souffle du vent qui maintenant me berce, je suis bleue comme cet espoir qui me permet de respirer, je suis bleue tout simplement. Sur ce petit bout de rien encre dans ma main était écrit mon destin : « Ne t'en va pas, sois simplement toi... ». Mon pied s'est tout doucement posé sur le parquet poussiéreux du salon, j'ai fait la promesse silencieuse de m'efforcer à vivre. Je n'ai jamais cru au destin, mais ce soir-là... On ne peut expliquer l'inexplicable, mais je veux croire que les couleurs m'ont sauvée.

—